

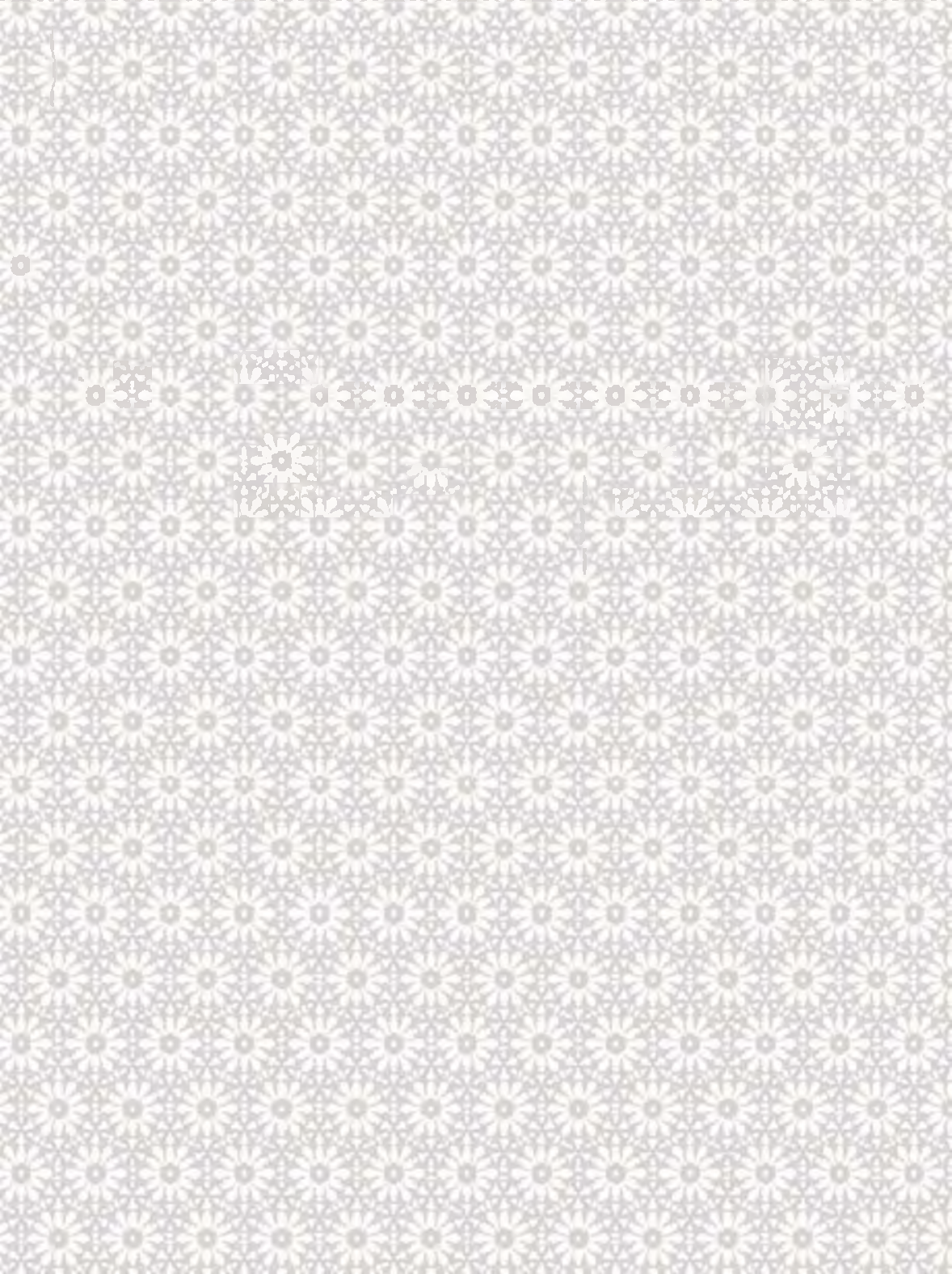
Quelques idées sur le Rire

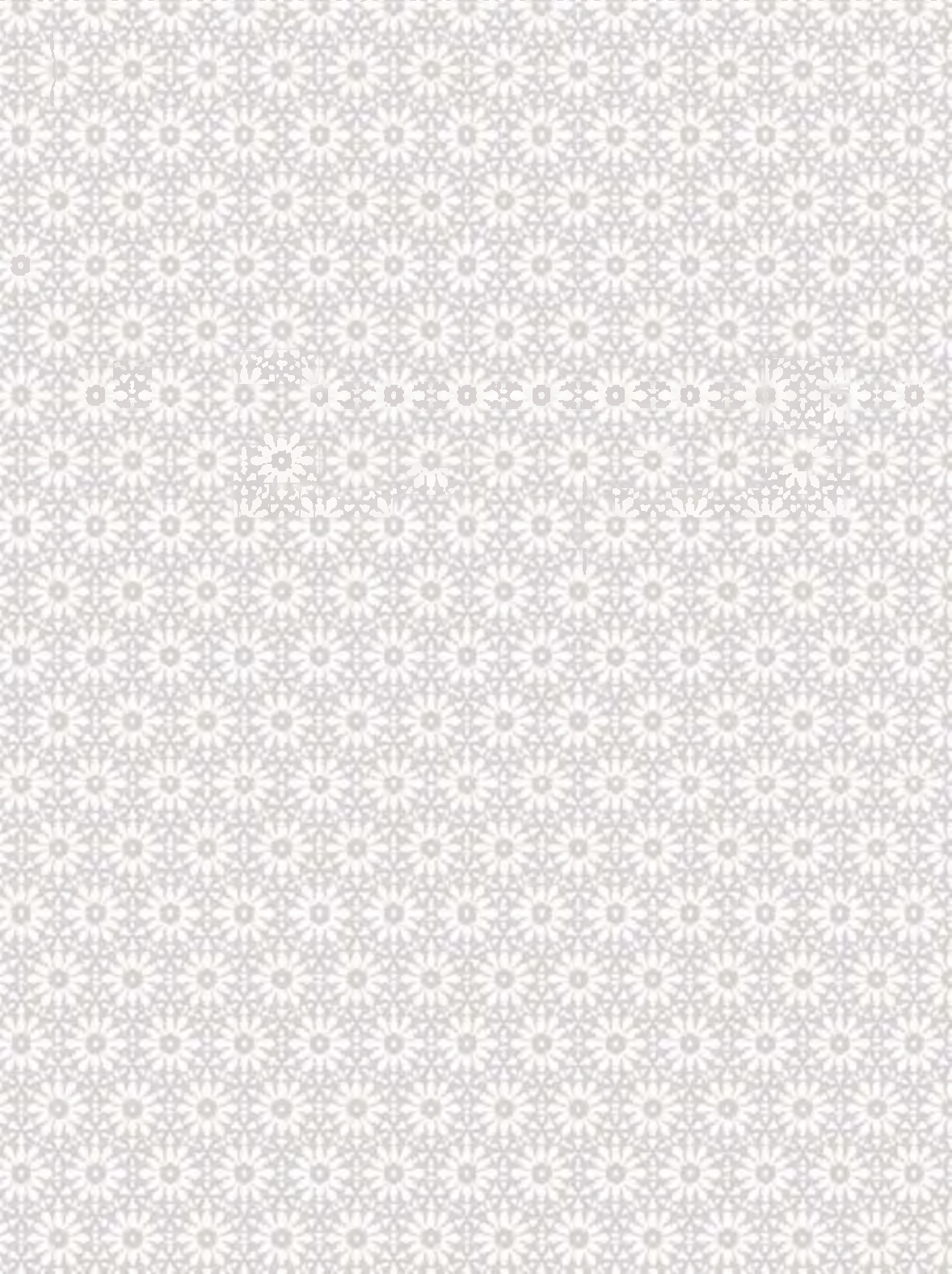
Antoine Laurent Apollinaire Fée

Libros de Baubo



Estudios sobre la risa





Antoine Laurent Apollinaire Fée

**QUELQUES IDÉES SUR LE
RIRE**



Libros de Baubo

Esta obra forma parte de la colección de estudios sobre la risa de la **Asociación de Estudios Literarios y de Cultura, A. C.** (ADELyC), y puede descargarse gratuitamente en www.librosdebaubo.net.

Contacto: esteticasdelarisa@gmail.com

Este libro digital está bajo una licencia Creative Commons: BY-NC-SA. Para saber más de la licencia *Reconocimiento-NoComercial-CompartirIgual*, por favor visite:



<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/3.0/>

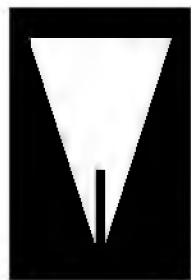
Diseño del logo interior de **Libros de Baubo**:
Adriana Ramírez de Alba

Título original de la obra digitalizada: *Bulletin de la Société Littéraire de Strasbourg*

México: ADELyC, 2012.

Asociación de Estudios Literarios y de Cultura

Estudios sobre la risa



Biblioteca
Digital
Libros de
Baubo

La colección digital **Libros de Baubo** es coordinada por:

Silvia Alicia Manzanilla Sosa

Karla Marrufo

El Comité Editorial de la **ADELYC, A. C.** está integrado por los siguientes miembros del Consejo Directivo:

Karla Marrufo

Secretaria

Martha Elena Munguía Zatarain

Vicepresidenta

Silvia Alicia Manzanilla Sosa

Presidenta

QUELQUES IDÉES SUR LE RIRE

Edición preparada por
Silvia Alicia Manzanilla Sosa y Karla Marrufo

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE

DE STRASBOURG

Μικραὶ ἀπάντων ἀρχαί.

ARISTOTE.

TOME DEUXIÈME



VEUVE BERGER-LEVRAULT ET FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS

RUE DES SAINTS-PÈRES, 8

STRASBOURG

RUE DES JUIFS, 26

1865

Quelques idées sur le Rire.

I.

Le rire peut se définir une succession rapide de petites expirations saccadées, plus ou moins bruyantes qui dépendent en grande partie du diaphragme et qui s'accompagnent de contractions involontaires des muscles de la face.

Il est presque aussi impérieux que l'éternuement et, comme le bâillement, dans lequel le diaphragme est également en jeu, il se communique avec une très-grande facilité par imitation.

Voilà en quelques mots ce que l'étude physique du rire nous apprend.

Sous le rapport physiologique le rire est la manifestation extérieure d'une sensation agréable, c'est l'épanouissement de la gaieté; hors de là le rire est plus ou moins factice et de mauvais aloi.

Mais quelle est la cause qui soulève le diaphragme et qui convulsionne la face? Voilà ce qu'il faudrait savoir et ce qu'on ne sait que d'une manière incomplète. Nous rions et par des causes très-diverses, aussi connaît-on plusieurs espèces de rire: le rire de l'homme en santé et le rire de l'homme malade; le rire intelligent et le rire inintelligent; le rire volontaire, le rire involontaire; le rire provoqué, le rire simulé, le rire par imitation, le rire qui inspire la confiance et celui qui commande la réserve.

Dans certaines affections nerveuses, il éclate parfois sans cause appréciable et se montre si obstiné, qu'il peut conduire à la suffocation. L'empoisonnement par les plantes âcres imprime à la face l'expression du rire. C'est là le rire

sardonique, attribué par les anciens à la renoncule de Sardaigne.

J'ai connu des personnes qu'il était dangereux de faire rire. Riaient-elles, la face s'empourprait ; le larynx se contractait, la parole devenait impossible ; il semblait aux spectateurs effrayés, témoins de cette crise, que le rieur allait mourir suffoqué. Le rire provoqué par attouchement a aussi ses dangers. Il est à remarquer que la plante du pied, si éprouvée par la marche et par les chaussures, est de toutes les parties du corps humain, celle qui permet le plus facilement et le plus sûrement de provoquer le rire, rire douloureux, auquel il faut absolument céder et qui a ce caractère de cesser avec la cause qui le produit. Je ne mentionne ces diverses sortes de rire qu'en raison des phénomènes physiques qui les accompagnent et qui sont les mêmes pour tous les vrais rires.

Le fou ne rit guère, il sourit ; l'idiot ne rit pas, il grimace. Ce rire inintelligent n'exprime qu'une sorte de satisfaction intérieure, toute sensuelle ; ainsi doivent rire les animaux ; mais les animaux rient-ils ? Cette question est bien difficile à résoudre. Pour espérer d'en trouver la solution, il faudrait uniquement la chercher chez les mammifères, si rapprochés de nous par l'organisation. Avec leur bec corné qui s'ouvre et se ferme comme les branches d'un compas, les oiseaux sont dans l'impossibilité d'exprimer le rire, il en est de même des autres ordres de vertébrés par des causes plus ou moins semblables. Quoique moins bien favorisés que nous, sous le rapport de la mobilité des traits, les mammifères ont des lèvres mobiles et des yeux expressifs ; les muscles de la face sont en outre très-facilement contractiles. Malheureusement, tandis que l'homme porte sa tête en pleine lumière, les grands animaux abaissent la leur vers la terre ; cette tête en outre est couverte de poils et ce masque, plus ou moins

épais, cache presque complètement l'ensemble des traits; plus la face est à nu, plus il est facile d'y lire ce qui s'y passe. Jugeons-en par ce que nous voyons autour de nous. La barbe, si elle est touffue, ne laisse à découvert que les yeux et le front, le reste de la figure garde l'anonyme et l'on ne peut rien y voir.

Pour exprimer la joie, les mammifères n'ont guère que les sauts et les gambades; ajoutons-y pourtant la voix dont les inflexions, pour qui apprend à bien en saisir les nuances, sont plus variées qu'on ne le supposerait d'abord. Lorsque le cheval, l'âne, le taureau et le bélier, veulent exprimer la satisfaction ou le désir, ils lèvent la tête, dilatent les narines, aspirent l'air à pleins poumons et redressent la lèvre supérieure sans desserrer les dents. Dans cet état, qu'accompagne d'ordinaire l'émission de voix propre à chacun d'eux, on pourrait croire qu'ils rient, et peut-être rient-ils en effet, mais ce rire, si tant est qu'il existe, est borné dans son expression comme l'intelligence des animaux chez lesquels on pourrait le constater.

Le singe est certainement, de tous les mammifères, celui chez lequel il faudrait surtout espérer de trouver le rire. Sa tête est plus humaine que celle de tous les autres animaux, et cependant je ne vois sur sa face qu'une grimace dont l'expression peut varier suivant les passions auxquelles il est livré. Grimace pour la colère, le défi, la fureur, grimace pour la satisfaction; serait-ce là le rire? je n'ose le dire, tant il serait fugace et différent, malgré les cris qui l'accompagnent, de ce qu'on appelle chez l'homme les éclats de rire.

Ainsi le vrai rire, le rire intelligent nous appartient exclusivement, et ce n'est pas sans raison que Regnard a fait dire à Démocrite, dans la pièce de ce nom, que,

Suivant les anciens et ce qu'ils ont écrit,
L'homme est de sa nature un animal qui rit.

Le rire de l'acteur en scène est un rire simulé qui presque toujours provoque le vrai rire. Tout est factice alors et se passe dans les muscles de la face. Il faut être bien sûr de soi afin de le faire cesser à temps et de ne pas se mettre à l'unisson des spectateurs que l'on a fait rire. C'est aussi un rire factice que celui des gens qui ont intérêt à tromper les autres. Du reste, les personnes dissimulées, les fripons, les flatteurs, les hypocrites ne sont-ils pas des acteurs qui remplissent un rôle. Une grande habitude du monde est nécessaire pour reconnaître que sous ce rire se cache un piège.

La première preuve que l'enfant donne de son intelligence, c'est le sourire dont il récompense les soins de sa mère. A ce sourire primitif succède le vrai rire, et il suffit d'une caresse pour le provoquer; avant qu'il puisse éclore, l'enfant avait déjà pleuré et payé sa dette à la souffrance: l'homme finit la vie comme il la commence, par la douleur.

Le vrai rire, le rire franc et honnête n'a pas toujours son point de départ dans l'intelligence, puisqu'on rit de voir rire, par simple imitation; il semblerait que la cause qui fait rire agit sur le cerveau, comme elle agit sur la peau en déterminant une sorte de sensation plus ou moins comparable au chatouillement.

Le faux rire ne dépasse jamais le bout des lèvres, tandis que le fou rire, qui n'est pas le rire des fous, secoue tout l'organisme, pour en faire tomber le rire, comme on secoue l'arbre pour en faire tomber les fruits. Aussi que de termes pour exprimer cette sorte de violence: on rit de tout son cœur, on crève, on éclate, on étouffe, on meurt de rire; on rit à gorge déployée, à s'en tenir les côtés, on rit aux larmes.

Cette explosion du rire n'a pas lieu dans tous les âges. La grande époque du rire est l'adolescence plutôt que la première enfance; la jeunesse est rieuse, l'âge mûr l'est déjà

moins, la vieillesse ne l'est plus guère ; c'est une perte qui vient s'ajouter à bien d'autres.

L'homme le plus sérieux a souvent été un enfant rieur. Certains personnages dont les occupations sont graves, s'ils riaient, croiraient déroger et se manquer à eux-mêmes. On comprend que le juge à l'audience, le professeur en chaire, le médecin au lit du malade soient et doivent être sérieux, mais il faudrait désirer pour eux qu'ils cessassent de l'être en rentrant dans la vie domestique. Bien peu le peuvent, préoccupés de ce qu'ils ont fait, ils sont préoccupés de ce qu'ils ont à faire ; cherchent-ils le rire, le rire les fuit. Il faut le regretter. Le rire a cet immense avantage de faire momentanément oublier les peines et les soucis de la vie. C'est un doux rayon de soleil dans un ciel nuageux.

Les femmes, plus rieuses que les hommes, pleurent aussi plus facilement ; ce sont des facultés souvent réunies dans une même personne. Celles qui vivent dans le grand monde n'osent pas s'abandonner au plaisir de rire ; elles croient qu'il les enlaidit ; aussi les voit-on, quand elles y cèdent, se cacher la figure derrière un éventail. Pourtant un rire bien franc ajoute un nouveau charme à la physionomie, donne aux yeux un éclat inaccoutumé et change en roses rouges, les roses pâles du teint.

Comme parmi les hommes, il existe des nations d'humeur très-différente, les unes rieuses, les autres sérieuses : les Espagnols rient gravement, les Français follement, les Hollandais rarement, les Nègres toujours ; c'est le rire de l'enfant et ils en ont, comme on sait, le caractère.

Le gros rire est en défaveur dans les salons du grand monde. Je n'en use guère, mais j'aime toujours à l'entendre ; aussi longtemps qu'il dure, il me semble que le rieur est heureux. Ce bonheur est passager sans doute, cependant, être heureux, ne fût-ce qu'un instant, c'est quelque chose.

Le bonheur est une pièce d'or que nous ne recevons qu'en menue monnaie ; il faut en accepter avec gratitude jusqu'aux oboles.

Ce qui me plaît surtout dans le rire, c'est que pour se manifester dans toute sa plénitude il a besoin de compagnons. On ne rit pas seul, ou si l'on rit, c'est silencieusement à la manière des peaux rouges : Mohicans, Pawnies ou Delawares.

Provoquer le rire peut être utile. Le jeune étourdi qui raconte une escapade, gagne sa cause, s'il assaisonne son récit de quelques traits spirituels. Lorsque les grands-parents ont ri, ils sont désarmés comme le Francaleu de la *Métromanie*.

Le rire est très-souvent indépendant de la volonté; il est fantasque et capricieux; il a ses jours. On ne peut toujours le voir naître chez soi ni le produire chez les autres. S'il est juste de dire, comme un fait acquis: Nous avons bien ri hier, on ne peut pas dire avec la même certitude: Nous rirons bien demain.

On peut rire dans la tristesse et l'on s'en indigne. Quelque affligé que l'on soit, l'intelligence reste ouverte et peut être impressionnée; elle saisit le sens des paroles qui lui arrivent, et si le mot est plaisant, il produit son effet; la volonté n'y peut rien; nul n'est à l'abri d'une surprise; pour résister il faut savoir de quel côté vient l'attaque.

Malheureusement pour l'espèce humaine il est un rire cruel qui résulte du plaisir que cause le malheur d'autrui. Ce n'est pas là le seul qui soit de mauvaise nature. On connaît un rire insultant, un rire ironique, moqueur, méprisant. Ces rires, simples jeux de physionomie à l'usage des mauvaises passions, ne sont pas de vrais rires.

Parmi les rires forcés, il est un rire que je dois noter: celui des personnes blessées dans leur amour-propre. Pour

cachez ce qu'elles éprouvent, elles font contre mauvaise fortune bon cœur. On dit alors qu'elles rient jaune. Serait-ce parce que le rire, s'il éclate franchement, colore la face en rouge et que le rire forcé, sous l'influence d'une sensation désagréable, n'en change pas la teinte ou même la fait pâlir? On sait, du reste, que la couleur jaune, réservée en Chine aux seuls empereurs, n'est pas, du moins en France, une couleur qui plaise.

Le sourire participe en quelque chose du rire, et cette parenté se trouve indiquée par l'origine étymologique. C'est le rire par les yeux et la bouche, sans l'intervention du diaphragme. Il dénote la satisfaction, la bonté, l'affection, la bienveillance, mais aussi la cruauté, l'orgueil, la vanité. On le dit spirituel, éloquent, ironique, impertinent, effronté. Les sentiments les plus secrets de l'âme, ceux même qu'on a le plus d'intérêt à cacher, un sourire les dévoile.

Voir sourire ceux qu'on aime est bien plus doux que de les voir rire.

Le sourire est souvent l'avant-coureur du rire, et les causes qui le produisent, quoique moins impérieuses, sont si voisines, que parler des unes, c'est parler des autres; nous allons essayer de les étudier.

II.

Le rire, nous entendons parler ici du rire qui se manifeste par l'esprit, semble résulter d'une opération rapide de l'intelligence qui juge et apprécie. Si ce qui la frappe est bizarre, ridicule, burlesque, imprévu, le rire éclate et le risible a produit son effet.

Le risible — si nous prenons ce mot substantivement — est un agent mystérieux qui s'empare de nous par surprise et qui dompte toutes les résistances, aussi bien celle du corps

que celle de l'esprit. C'est un enchanteur qui présente à l'imagination des images grotesques et qui subitement fait naître dans l'intelligence des idées disparates. Il se substitue à la pensée et met momentanément la folie à la place de la raison. — Ai-je ainsi défini le risible? je ne le crois pas. Il est bien plus facile de parler de ses effets que de dire nettement ce qu'il est. S'il agissait de la même manière sur tous les individus, on y parviendrait peut-être. Mais il n'en est malheureusement pas ainsi; tel mot qui provoque le rire chez une personne, fait lever les épaules à une autre personne, ou la trouve indifférente. Il y a plus, suivant les dispositions dans lesquelles nous sommes, ce qui nous a fait rire la veille ne nous fait plus rire le lendemain.

Le risible n'opère donc pas de même sur toutes les intelligences; les gens d'esprit qui rient des choses fines, rient aussi des grosses plaisanteries; le vulgaire rit surtout du burlesque et rit plus bruyamment.

Certaines choses vues cent et cent fois font toujours rire. Sur les tréteaux Paillasse ou Pierrot recevant des bourrades; Polichinelle assommant le commissaire et bâtonnant le diable; au théâtre, les valets niais et toute la famille des Jocrisses; en pleine rue le passant qui tombe d'une manière ridicule ou qui court après son chapeau que le vent fait rouler, sans qu'il puisse l'attraper; une tournure grotesque, une toilette excentrique, les gambades du singe ou la danse des chiens savants; dans les salons, une chansonnette comique; la manière de parler de l'étranger qui s'essaye dans une langue qui n'est pas la sienne; à la campagne une ronde joyeuse, le colin-maillard, les quatre coins, la course en sacs, etc., etc.

Ce n'est pas assez pour faire rire qu'un objet soit extraordinaire, il faut encore qu'il soit ridicule ou du moins qu'il paraisse tel à celui qui le voit. Que l'on ait devant les yeux

un animal aux formes bizarres, un monstre singulièrement conformé, et non-seulement on ne rira pas, mais on éprouvera un sentiment d'horreur et de dégoût. C'est surtout l'homme qui est pour l'homme un objet de risée ; nous contrefaisons le geste, l'allure, le jeu de physionomie des gens que nous connaissons ; nous copions leur manière de parler, soit dans le monde, soit à la tribune, soit en chaire, et nous faisons rire ceux qui nous entendent ou qui nous voient, sans songer que nous aussi prêtons à rire aux autres. Une moitié du genre humain rit de l'autre, qui le lui rend bien.

Le rire a son importance en hygiène, et je le crois très-propre à entretenir la santé. Les médecins pourraient le prescrire à leurs malades, et l'effet salutaire serait à coup sûr produit, si ceux-ci choisissaient bien les pièces. Sous le premier empire, lorsque Brunet, Tiercelin et Potier étaient en vogue, plusieurs graves personnages avaient, à l'année, une loge aux Variétés, et ils allaient y rire. La pesanteur de leur chaîne, le souci des affaires, tout était oublié. Le vin des meilleurs crus aurait opéré moins sûrement. Le rire accélère la circulation, débarrasse le cerveau, donne plus d'activité aux fonctions vitales et fait trouver plus facilement le sommeil.

La vue seule de la figure grimée d'un bon acteur dispose à la gaieté, même avant qu'il ait ouvert la bouche. Parle-t-il, le rire éclate et se communique du parterre aux loges ; l'entraînement devient général et chacun s'en donne à cœur joie. Ces pièces si plaisantes, gardez-vous de les lire, elles vous feraient bâiller.

Les personnes qui, dans le monde, ont la prétention d'amuser, gardent un grand sérieux en disant des choses plaisantes. C'est là le plus sûr moyen d'agir sur l'auditoire. Il suffit d'annoncer qu'une histoire va faire rire, pour que ce préambule nuise à l'effet qu'on veut produire.

C'est là ce qui résulte pour moi, du seul titre des ouvrages qui s'intitulent : Roman comique, histoire plaisante, contes drolatiques.... A lire seulement sur le dos d'un livre ces deux mots : Virgile travesti, je me sens soudainement glacé des pieds à la tête.

Rabelais, au seizième siècle, était le rieur par excellence. Son livre est une source inépuisable de plaisanteries d'un comique très-soutenu, quoique toujours grossier. Cervantes, ce maître du rire en Espagne, montre plus de retenue et de décence. Il a ce caractère particulier de plaire même dans les traductions, tandis que Molière demande à être lu en français et par des Français.

Si Racine eût quitté le cothurne pour le brodequin, Molière aurait un rival. Il ne lui fallait pour cela qu'écrire cinq à six comédies aussi plaisantes que celle des *Plaideurs*. Je ris d'aussi bon cœur en lisant cette charmante et spirituelle comédie que si j'avais en main les meilleures pièces de Molière.

Regnard et Lesage méritent aussi d'être comptés parmi les maîtres du rire. Voltaire et Beaumarchais, avec plus de verve, ne viennent cependant qu'après. — Marivaux ne s'adresse qu'aux esprits d'élite; il récréé et fait sourire. Destouches et Scribe, Musset et Octave Feuillet, tous deux de l'école de Marivaux, ont avec un style plus coloré autant de finesse. Ces auteurs sont aussi agréables à la lecture qu'à la représentation. On leur doit mieux que le rire, que d'ailleurs, dans leurs ouvrages, ils ne cherchent pas à faire naître.

La chanson, genre de composition qui peut prendre tous les tons, a le mérite de faire rire à domicile. Beaucoup sont charmantes et il en existe quelques-unes d'un ordre très-élevé. Cependant la véritable chanson a des ailes légères qui ne l'emportent jamais hors de la portée de la vue: elle est ac-

cessible à toutes les intelligences et elles n'ont point pour la comprendre à se mettre en dépense. Nous avons en France une véritable pléiade de chansonniers, dont Désaugiers et Béranger sont les étoiles les plus brillantes. Après avoir tant amusé les pères par leur malicieuse et spirituelle gaieté, feront-ils encore rire les fils ? je n'oserais l'affirmer. Pour nous amuser, il faut que l'intention soit habilement dissimulée, et bien peu d'écrivains possèdent ce rare talent.

Rit-on encore ? sans doute. Le rire et le pleurer seront de tous les temps. Héraclite et Démocrite personnifient l'humanité qui oscille entre la tristesse et la joie.

On donne de temps à autre, sur les théâtres de Paris, des pièces qui pétillent d'esprit, et les petits journaux le prodiguent, sans que toujours le bon goût en approuve les saillies.

Le besoin de rire est si impérieux que les rois avaient des fous chargés d'y pourvoir. Pauvres créatures difformes, dont l'aspect était bien plutôt capable d'inspirer le sérieux que la gaieté, tout en eux était grotesque et ils s'évertuaient à dire ou à faire des malices, bien plus capables de faire rire le maître que les serviteurs.

Presque tous les auteurs espagnols ont introduit dans leurs pièces de cape et d'épée un bouffon destiné à égayer la scène. Lope de Vega, Calderon, Moreto, Alarcon, ont tous leurs *graciosos*, insolents, familiers, très-peu gracieux du reste, en dépit de leur nom et prodigues de quolibets d'un goût plus que douteux.

On peut cependant approuver que, dans les pièces sérieuses, l'auteur fasse parler et agir quelques personnages plaisants qui prêtent à rire. C'est un moyen de reposer l'attention des spectateurs. Dans *l'École des femmes*, — à laquelle convenait, bien mieux qu'au *Barbier de Séville*, le titre de la *Précaution inutile*, — Alain et Georgette amu-

sent le spectateur par une naïveté qu'on aurait tort de regarder comme un hors-d'œuvre, puisqu'elle met en relief la sottise d'Arnolphe qui fait de ces deux paysans, à intelligence bornée, les surveillants de son Agnès. Quoique, dans le *Festin de Pierre*, le dénouement soit terrifiant, le comique domine dans la pièce. La fameuse scène du sonnet dans le *Misanthrope*; le dialogue entre Dorine et Orgon, uniquement préoccupé de Tartuffe, ce pauvre homme, qui pour se fortifier contre les maux dont a souffert Madame, boit à son déjeuner quatre grands coups de vin, se détachent par le comique du ton généralement sérieux de ces pièces.

Regnard, quoique plus rarement, use de ce moyen dont il connaissait toute l'importance et il ne serait pas difficile d'en trouver chez cet auteur des exemples nombreux.

Le but vers lequel tendent les auteurs dramatiques est sans doute d'instruire, mais aussi de faire rire. Les lazzi, les arlequinades, les jeux de mots, les plaisanteries à sens équivoque, agissent à coup sûr. La fine plaisanterie, la moquerie spirituelle, l'ironie, les aperçus ingénieux sont d'un effet moins sûr. Ainsi la scène du sonnet dans le *Misanthrope*, la grande scène de salon dans laquelle Éliante et Célimène font si bon marché du prochain, maint endroit des *Femmes savantes* et des *Précieuses ridicules*, plaisent d'autant plus qu'on a une plus grande distinction dans l'esprit. C'est pour les lettrés qu'ont été écrits la *Métromanie*, le *Méchant*, le *Glorieux* et bien d'autres pièces dont il serait superflu de rappeler tous les titres.

Une même pièce peut renfermer plusieurs ordres de comique. Ainsi dans le *Dépit amoureux*, à côté de la scène de raccommodement d'Eraste et de Lucile, se trouve la scène où se querellent et se réconcilient Marinette et Gros-René, l'une d'un comique élevé, l'autre d'un comique bas,

quoique parfaitement amusant; or, de ces deux scènes la dernière seule fait rire: l'une s'adresse aux personnes du salon, l'autre aux gens de l'antichambre. Voilà un exemple des deux sortes de comique dont un seul réunit, dans un même rire, tous les spectateurs.

C'est en mettant le sérieux à côté du risible et celui-ci à côté du sérieux que l'on fait valoir l'un et l'autre. Molière offre une foule d'exemples de ce contraste amusant. Écoutez Sosie dans son long monologue, trop court au gré de ceux qui l'entendent ou le lisent. Combien est amère sa plainte touchante!

Sosie, à quelle servitude
 Tes jours sont-ils assujettis!
 Notre sort est beaucoup plus rude
 Chez les grands que chez les petits.
 Ils veulent que pour eux tout soit dans la nature
 Obligé de s'immoler.
 Jour et nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,
 Dès qu'ils parlent, il faut voler.....

Enfin il voit sa maison et commence, en s'adressant à sa lanterne qui personnifie Alemène, le récit plaisant dans lequel il feint un dialogue avec sa maîtresse, désireuse d'avoir des détails sur cette grande bataille, dont il s'était, confesse-t-il, tenu fort loin; rien n'est plus capable de provoquer le rire, et le début sérieux du monologue y prédispose. La scène non moins comique où Sosie raconte sa mésaventure à son maître, qui n'en veut rien croire, se termine par ces vers sentencieux, mis par Molière dans la bouche du malencontreux courrier :

Tous les discours sont des sottises
 Partant d'un homme sans éclat :
 Ce seraient paroles exquisés
 Si c'était un grand qui parlât.

Après le discours de Jupiter, annonçant, en grands mots pompeux, la prochaine naissance d'Hercule, Sosie jette aux spectateurs ce vers plaisant :

Le seigneur Jupiter sait dorer la pilule.

Nous pourrions trouver ailleurs chez Molière une foule d'exemples pareils.

Dans les *Plaideurs*, cette source féconde du rire, Racine fait aussi alterner le sérieux et le plaisant. Petit-Jean commence son monologue par cette réflexion philosophique :

Ma foi, sur l'avenir bien fou qui s'y fiera :
Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.

Et plus loin, parlant des conseils qu'il donne à Perrin Dandin, il déclare qu'il l'a prévenu charitablement que

Qui veut voyager loin ménage sa monture.

Ces oppositions sont plus rares dans cette comédie que dans d'autres, tant la verve comique se soutient intarissable et féconde.

C'est aussi pour varier le plaisir des spectateurs, par une savante opposition des caractères, que l'on met les Aristes à côté des Sganarelles, les Chrysaldes à côté des Arnolphes, les Philintes à côté des Alcestes, les Cléons à côté des Orgons. Ce contraste donne du relief aux travers que fronde l'auteur, la leçon pénètre mieux et elle profite davantage à celui qui la reçoit. Je ne m'étends aussi longuement sur l'influence que le théâtre exerce sur le rire qu'en raison de la grande puissance que je lui accorde. Plusieurs causes se réunissent pour la rendre en quelque sorte invincible. On croit reconnaître, agissant sur la scène, les originaux que l'on rencontre dans le monde; ce tableau c'est la vie en action, la vie des autres sans doute, mais aussi quelque peu la nôtre. Pour nous intéresser, l'auteur s'adresse à notre es-

prit en même temps que nous jouissons par les yeux et par l'oreille du jeu des acteurs et des inflexions variées de leur voix. Il n'est pas jusqu'à la salle éclairée d'une vive lumière, que rehaussent l'éclat des dorures et la toilette des femmes, qui ne prédispose au plaisir, association pleine de charme qui fait, comme on l'a dit de l'opéra, un plaisir unique de cent plaisirs réunis.

Quelle que soit une pièce, elle demande, pour être appréciée, l'illusion du théâtre. Faites lire une comédie par le plus habile des lecteurs et, si vous l'avez vu représenter, il ne vous sera pas difficile de constater combien elle aura perdu :

Les vers sont enfants de la lyre.
Il faut les chanter, non les lire.

Je ne le nie pas, si l'on entend parler des odes, des stances ou des cantates, quoique ce soit absolument hors d'usage; mais on pourrait dire avec plus de vérité que la comédie est faite pour la scène, et qu'il faut la voir représenter plutôt que de la lire.

Le risible ne tient pas une grande place dans la haute comédie; il est banni du drame, tandis qu'il règne en maître dans une foule de petites compositions qui n'ont coûté aucun travail à leurs auteurs. Théodore Leclerc, dont la verve est si comique, et la plume si féconde, riait souvent, m'a-t-il assuré, en faisant parler ses personnages, au moment même où il les créait.

Pour nous résumer, disons que le théâtre est en possession de faire rire et d'un rire qui pourrait être qualifié d'hygiénique, tant il est salutaire. Le risible s'y montre sous plusieurs formes sans que les auteurs se préoccupent beaucoup des moyens qu'ils mettent en jeu pour le provoquer. De bonnes grosses bêtises, des naïvetés compromettantes

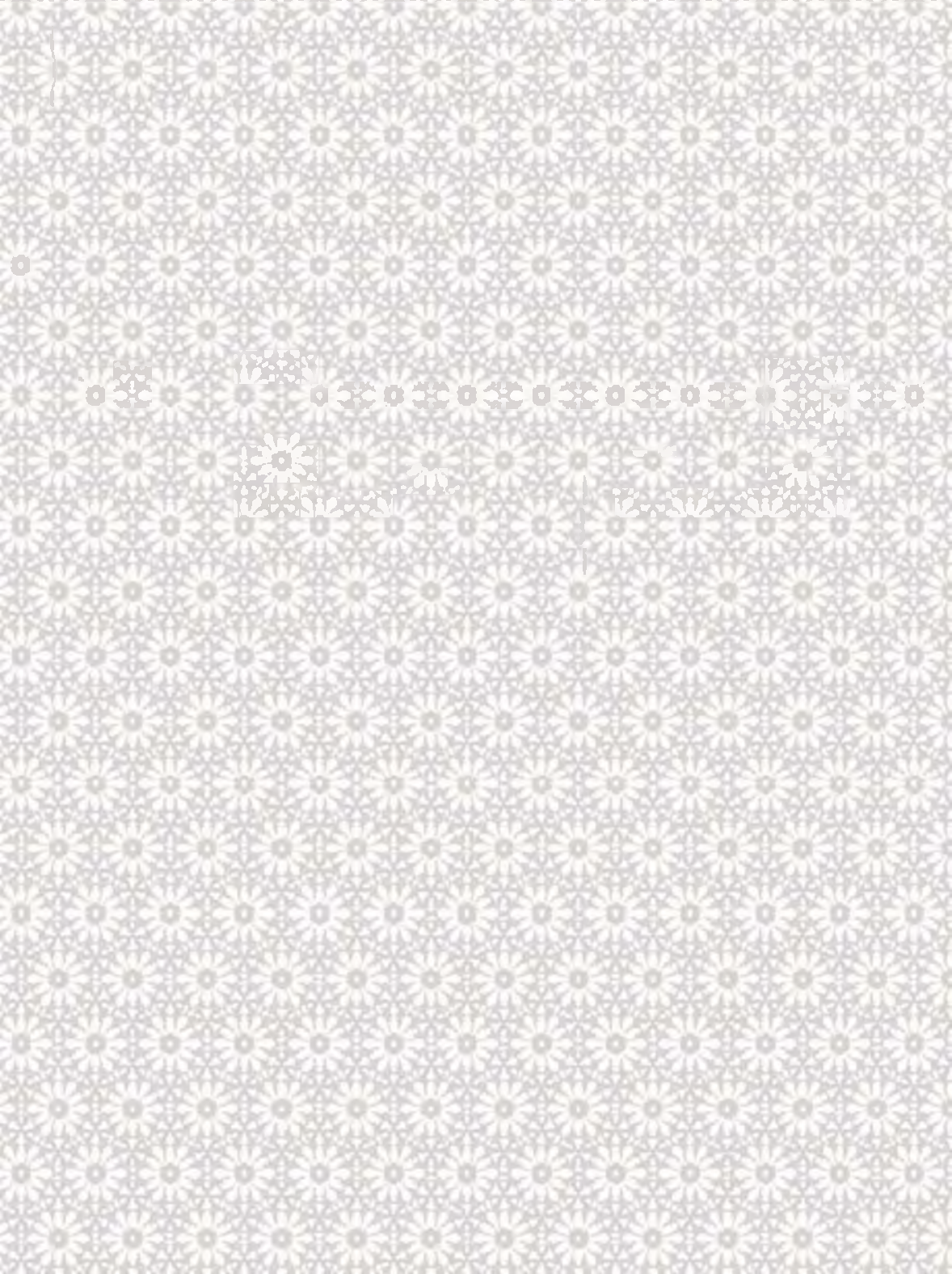
pour se manifester pleinement, des disparates, de l'imprévu, en un mot ce qui surprend par l'originalité et le ridicule, par la naïveté et le grotesque. Il n'est point délicat de sa nature, et pour dire tout ce que je pense, il s'accommode bien mieux de ce qui est hors de la raison que de ce qui est rigoureusement renfermé dans ses limites. On rit souvent d'une bêtise, tandis qu'un mot spirituel n'obtient d'ordinaire qu'un sourire.

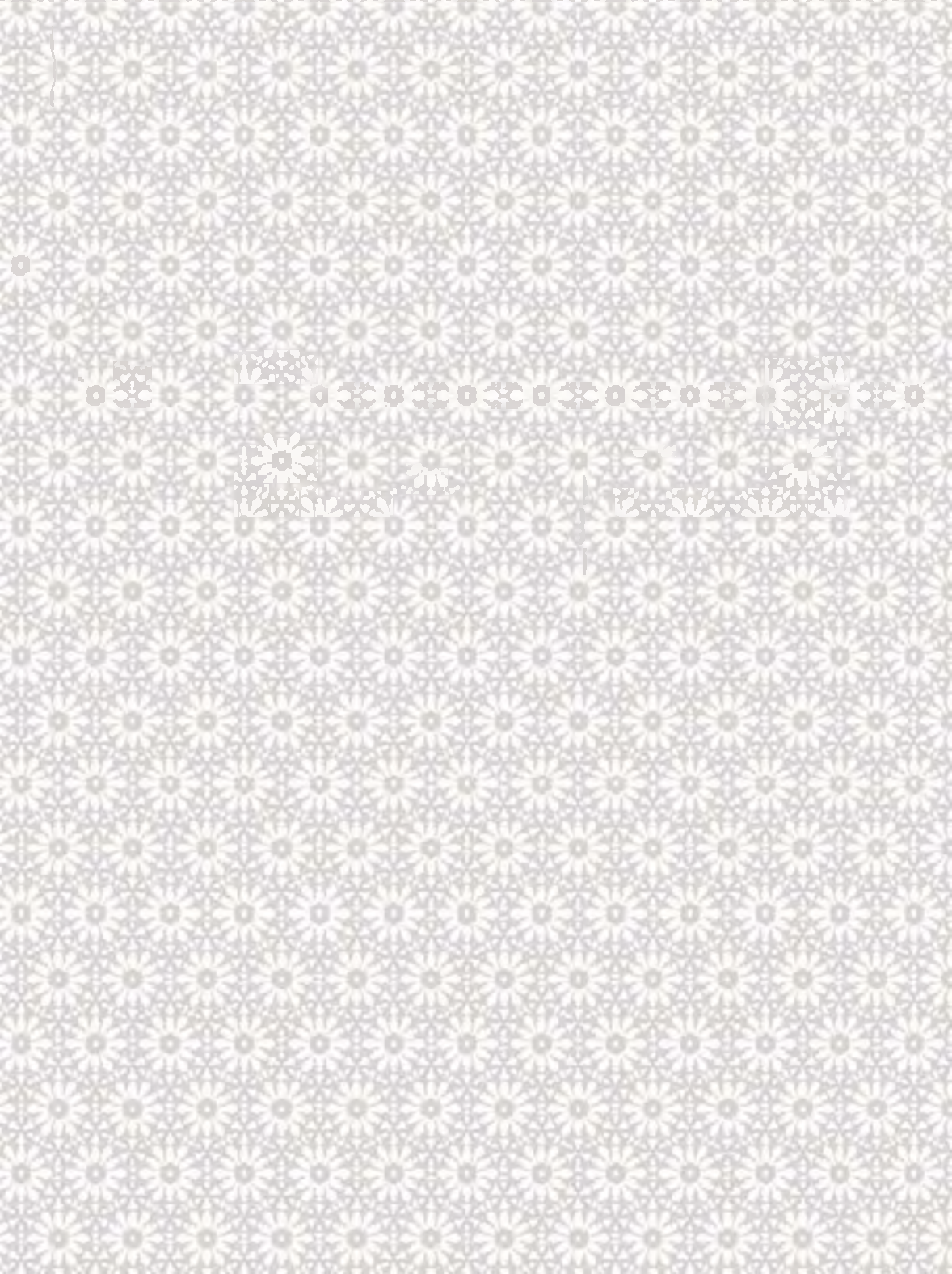
A. FÉE.

Oberkirch, septembre 1863.

ÍNDICE

Portada original	9
Quelques idées sur le Rire	
I	11
II	17





Farmacéutico y botánico de profesión, Antoine-Laurent-Apollinaire Fée (1789-1874) incursionó en el campo de las Humanidades. En esta breve obra reflexiona sobre las “diversas especies” de la risa, desde un punto de vista más filosófico y artístico que psicológico o físico. La risa puede definirse fácil en términos fisiológicos y hasta psicológicos. “Pero, ¿cuál es la causa que disturba el diafragma y convulsiona la cara? Esto es lo que debería saberse, y no se sabe, sino de manera incompleta”.

En la primera sección, Fée revisa diferentes tipos de risa y algunas de sus causas: la del hombre enfermo y la del sano, la risa inteligente y la no inteligente, la de animales y niños pequeños, la voluntaria y la involuntaria, la risa provocada, la simulada, la que es producto de la imitación y la del artista. La verdadera risa, resuelve Fée, sólo le pertenece al ser humano, en tanto que es una operación de la inteligencia.

Mas la risa no es una operación exclusiva de la inteligencia; también interviene en ella el buen gusto. Por eso, en la segunda sección, el autor examina los efectos de un “agente misterioso”: lo risible en la literatura y, sobre todo, en el teatro. Éste es, según Fée, el dueño privilegiado del arte de hacer reír. “Háganle leer una comedia al más hábil de los lectores y, si ya la han visto representada, no les será difícil constatar cuánto habrá perdido”.